

Bernard Nominé

Destin des croyances, des certitudes et des convictions dans une cure analytique *

Grâce à la publication des textes de ce séminaire dans le *Mensuel*, j'ai pu me faire une idée de ce qui s'était discuté ici et je vais essayer de prendre place dans ce débat.

J'ai d'abord été sensible à la suggestion de Jean-Jacques Gorog ¹ qui a dégagé un processus de temporalité entre croyance, conviction et certitude, qu'il a fort justement référé au fameux apologue dit *du temps logique et de la certitude anticipée*. Marc Strauss ² a saisi la balle au bond et vous a proposé une mise en perspective borroméenne de ces trois concepts en référant croyance, conviction et certitude aux trois registres et il les a fait tourner, la croyance passant ainsi de l'imaginaire au symbolique et au réel avec, en conséquence, de pareils changements de statut pour la conviction et la certitude.

Cela supposerait que ces trois termes désignent des fonctions du même ordre pour qu'on puisse les faire tourner dans ce petit manège lacanien. Or j'y vois quelques difficultés puisque, d'emblée, Jean-Jacques Gorog a introduit un processus temporel entre ces trois termes. Dans le problème logique, exposé par Lacan, on croit d'abord que l'on est blanc ou noir, sans aucune preuve, on croit surtout qu'on va s'en sortir et que le directeur de prison a bien fait les choses, sinon, on ne se lancerait pas dans l'expérience.

Ensuite, en réfléchissant, on pose comme donnée de base que devant deux noirs on peut avoir la conviction qu'on est blanc, mais justement cette conviction ne viendra jamais, puisque le directeur a malicieusement mis les ronds noirs hors circuit. D'où la certitude anticipée après le temps de voir, puis le temps de comprendre avec les fameux temps d'arrêt, imposés par ce que les prisonniers observent quand ils se voient avancer en même temps vers la sortie, ce qui leur impose une révision de leur raisonnement. À l'issue de ce processus chacun doit se précipiter dans la hâte pour dire la certitude qu'il a d'être un blanc.

Armando Cote ³ a eu raison de rappeler la fonction de l'objet *a* dans cette affaire. Pour que le raisonnement fonctionne, les prisonniers ne doivent pas se compter comme trois identiques mais se penser $2 + a : A$ et B réfléchissant de la même façon à partir de ce qu'ils observent de C réduit à l'objet de leur observation et de leur déduction. Mais Armando Cote a ajouté fort justement que l'objet, c'est aussi le temps, l'objet hâté ou athée, comme on voudra, qui impose sa dynamique dans cette logique qui précipite la croyance en conviction et concourt à la certitude qui déclenche l'acte après les tergiversations du sujet.

Alors bien sûr on peut essayer de situer croyance, conviction et certitude selon les trois registres que le nœud borroméen noue. Cela a le mérite de donner à réfléchir sur ces trois termes. Mais puisqu'ils s'enchaînent dans un processus temporel qui les transforme l'un dans l'autre, cela me paraît compliqué de les situer de cette façon.

Certes le temps s'inscrit dans le nœud puisque le nœud donne la structure du dire comme événement et que c'est donc à un certain moment que le dire fait nœud. On pourrait d'ailleurs considérer, dans l'apologue de Lacan, que le dire qui s'énonce comme certitude fait nœud à la fin du processus en prenant dans sa boucle l'imaginaire au temps de voir et le symbolique au temps pour comprendre. On serait alors amené à considérer que le dire comme certitude est une façon de faire le nœud à partir du réel comme moyen.

Mais s'il y a quelque chose que j'ai retenu de Lacan, dans sa façon de concevoir le nœud borroméen et de le manipuler, c'est que le dire peut faire nœud de diverses façons et c'est ce que je vais exploiter.

Remarquons au passage que si la croyance témoigne d'une position subjective, tout comme la conviction qui relève clairement de l'intime, la certitude, en revanche, à moins d'être délirante, peut se passer de tout jugement subjectif, elle se présente comme issue d'un raisonnement logique. Ces trois termes sont donc loin d'être homogènes. Chacun a d'ailleurs plusieurs acceptions. Croire que n'est pas croire *X* ou *Y*, ni croire à, ou croire en... Les convictions peuvent caractériser une position subjective, auquel cas elles sont de l'ordre des valeurs dont chacun peut se targuer, mais la conviction peut être aussi le résultat d'une soumission du sujet aux arguments de l'autre. Quant à la certitude, elle peut être vérifiée, anticipée ou délirante.

Arrêtons-nous un moment sur la croyance. Mes prédécesseurs dans ce séminaire n'ont pas manqué de le souligner : la croyance est inhérente au processus de la parole. L'être parlant, n'ayant pas participé à sa conception ni à sa naissance, ne peut que croire sur parole celui qui lui attribue une

identité. Croyance et identité vont donc de pair. Dire : « Je crois », c'est affirmer quelque chose de son existence, de son identité, de son affiliation. C'est donc le sujet qui s'affirme dans ce *credo* plus que dans le *creditum*, l'objet de la croyance.

Le philosophe Clément Rosset remarque que la croyance est une opération qui relie un sujet incertain à un objet indéterminé, puisque par définition on ne peut s'assurer de l'existence de l'objet de la croyance. Ce n'est pas tant le sujet qui importe, pas plus que l'objet, l'important, c'est la croyance comme copule qui les relie. C'est pour cela qu'on y tient, à cette croyance, même si elle ne se réfère qu'à de l'incertain. Dans la croyance le sujet s'affirme. On pourrait invoquer un *credo* simili-cartésien : *credo, ergo sum*.

Dans l'histoire, les exemples ne manquent pas d'autorités totalitaires qui s'attaquent à des *credo* indésirables, torturant les fidèles pour les faire abjurer. L'effet le plus notable, mais pas forcément escompté, étant de susciter des vocations de martyr.

Cette question du martyr, hors du fait qu'elle est toujours d'actualité, est importante pour nous dans la mesure où elle révèle le lien de la croyance avec l'affirmation de l'existence d'un sujet, et ce malgré la certitude qu'il peut avoir de son être mortel. On voit bien ce qu'il se passe avec les attentats suicides des jeunes islamistes radicalisés : ils choisissent la mort. Mais il faut rappeler qu'à l'époque des premiers pas de la chrétienté il y a eu, à Rome notamment, un véritable engouement pour le martyr. Ce phénomène n'est donc pas une spécialité de telle ou telle religion, ou de telle ou telle époque, c'est un phénomène structural qui peut s'interpréter de différentes manières selon le point de vue que l'on adopte : religieux, sociologique ou psychanalytique.

La question a été soulevée par Freud dans *L'Avenir d'une illusion*. Freud considère que l'être humain est aux prises avec différentes nécessités qui ne s'accordent pas entre elles. Les nécessités de son corps qui demande à vivre et à se satisfaire, les vicissitudes du monde qui peuvent lui être néfastes et les nécessités de la vie en société qui, si elle permet aux hommes de s'unir contre l'adversité, restreint quand même la liberté de chacun à se satisfaire. Freud avance que la religion est une façon d'accorder ces trois registres à priori incompatibles. Dans un premier temps, elle nomme le danger réel en y voyant le signe d'une intervention divine, et dans un second temps elle parie sur une possibilité d'amadouer ce réel devenu divinité en y faisant allégeance par la pratique religieuse, essentiellement sacrificielle.

À plus d'une occasion Lacan a souligné que Freud avait eu l'idée d'un nouage borroméen, sans nous dire explicitement où il en voyait la preuve.

Eh bien je crois pouvoir dire que c'est dans ce texte *L'Avenir d'une illusion*. En effet, c'est comme si Freud nous disait que la religion est une façon de concilier réel, symbolique et imaginaire.

C'est ce que Lacan décrit dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Il considère alors que l'amour divin est une façon d'accorder l'imaginaire du corps avec le réel de sa destinée mortelle. Autrement dit, il fait du symbolique un représentant de l'amour divin qui sert de moyen pour nouer imaginaire et réel.

Le symbolique pris comme moyen



J'en conclus que la croyance religieuse serait alors le nœud lui-même, ou du moins une certaine façon de faire le nœud. D'où le côté irréductible de la croyance. Si la croyance est une façon de nouer symbolique, réel et imaginaire, on comprend que le sujet tienne à sa croyance et, dans certains cas, qu'il y tienne plus qu'à sa vie d'ici-bas, s'il a la conviction qu'il pourra jouir d'une vie éternellement. C'est sans doute avec cette conviction que certains se précipitent dans le martyre.

Si la croyance religieuse est une façon d'utiliser le symbolique comme moyen pour faire le nœud qui donne sens à l'existence, on comprend que l'athéisme ne soit pas la voie commune. Cela devrait pouvoir être l'issue d'une psychanalyse. C'est en tout cas ce que Freud en attendait : que l'analyse interprète cette illusion qu'est la religion.

Lacan ne l'a pas complètement suivi sur ce point puisqu'il a envisagé plutôt le triomphe de la Religion, remarquant que la Science ne viendrait pas à bout de la croyance religieuse. On le vérifie aujourd'hui : les avancées considérables de la science ne font pas reculer les croyances, elles les alimentent, voire elles les radicalisent.

Il m'arrive de temps en temps de recevoir des personnes qui ont une pratique religieuse rigoureuse qui ne leur épargne ni l'angoisse ni la

dépression et qui pensent que la psychanalyse pourrait les aider à sortir d'une impasse. Je m'aperçois assez souvent que la pratique religieuse, surtout quand elle est scrupuleuse, est une façon, pour certains, de faire tenir un nœud qui ne demanderait qu'à se défaire. C'est particulièrement net quand il s'agit d'une personne qui s'est convertie, c'est-à-dire quand cette religion ne lui a pas été transmise dans le pack de ses identifications idéales. Ce qui m'apparaît problématique, dans de tels cas, ce n'est pas tant la croyance religieuse en elle-même que ce dont elle témoigne : du rapport du sujet aux signifiants de l'Autre pris au pied de la lettre.

Mais sans aller jusqu'à cette configuration extrême, la croyance religieuse de l'analysant, quand il apparaît qu'elle lui est essentielle, requiert de l'analyste une certaine prudence. Il ne s'agit pas pour l'analyste de chahuter ce nouage. Mais plutôt de se faire la dupe de la confusion naturelle que l'analysant peut faire, au départ, entre la figure de Dieu et la fonction du sujet supposé savoir. Ce n'est qu'au cours de la cure que l'analyste verra s'il lui est possible d'amener son analysant à entrevoir la méprise du sujet supposé savoir. Bref, le psychanalyste n'a rien à gagner à contrer la croyance de son analysant quand elle est le seul moyen pour un sujet de soutenir son être au monde.

Et pourtant, on peut se dire que si demande d'analyse il y a, la croyance a perdu de son efficacité. L'instauration de la supposition de savoir dans le transfert n'indique-t-elle pas que l'analysant a changé sa façon de faire le nœud ?

En effet, Lacan nous montre dans son séminaire *Les non-dupes errent* qu'il y a plusieurs façons de faire ce nœud essentiel. Il y a par exemple le nœud de l'amour courtois qui utilise l'imaginaire comme moyen pour accorder le réel et le symbolique.

L'imaginaire pris comme moyen



Dans cette configuration, le sujet amoureux se persuade avec son imaginaire que l'objet aimé a toutes les vertus qui assureront une jouissance éternelle, bref, de quoi le consoler de la vanité des biens de ce monde. C'est encore d'une croyance qu'il s'agit, mais là elle s'appuie sur l'imaginaire comme moyen. On pourrait dire que cette croyance concerne aussi le transfert dans la mesure où c'est de l'amour qui s'adresse au savoir. Cette croyance institue le sujet supposé savoir sans lequel le nœud du transfert ne s'établit pas. Toute la question, c'est, bien sûr, l'avenir de cette croyance dans le sujet supposé savoir au cours de la cure.

S'il n'est pas question de défaire ce nœud, il faut penser que la solution est de faire le nœud autrement. Or, il ne reste plus qu'une seule façon de faire ce nœud, ce serait d'utiliser le réel comme moyen pour accorder l'imaginaire du corps et le symbolique qui est l'appareil de la jouissance.

Ce nœud, fait à partir du réel comme moyen, peut-il se fonder sur une opération du type croyance ? Croire au réel est, tout du moins pour les philosophes, un contresens. La rencontre avec le réel conduit plutôt à l'incrédulité ; on n'en croit pas ses yeux ou pas ses oreilles. La rencontre avec le réel dissout la croyance.

Il se trouve que, travaillant en ce moment sur le mot d'esprit, je découvre que cette façon de faire le nœud en utilisant le réel comme moyen est celle du mot d'esprit. Celui-ci crée la surprise car il noue autrement le symbolique à l'imaginaire ; il bouscule le sens commun en nouant par le réel de *lalangue* l'imaginaire au symbolique. L'effet de surprise est garanti.

Le réel pris comme moyen



Lacan a pris très au sérieux le travail de Freud sur le mot d'esprit. Vous vous souvenez sans doute qu'il a essayé de l'inscrire dans le premier de ses nouages, à savoir le graphe. Il a fait ensuite du mot d'esprit un modèle pour le dire de l'interprétation. Eh bien, je pense depuis longtemps qu'on devrait pouvoir rendre compte de ce dire de l'interprétation selon le modèle du mot

d'esprit à l'aide de la logique borroméenne. L'interprétation doit démonter le nœud de sens dans lequel l'analysant est empêtré. Mais défaire le nœud, c'est impossible ; il s'agit plutôt de proposer une autre façon de le faire et au passage de faire entrapercevoir le pas de sens qui est au cœur du nœud.

Ce qui peut pousser l'analyste à ce dire de l'interprétation qui prend le réel de *lalangue* comme moyen pour proposer un nouveau nouage, c'est son écoute, c'est exactement le fait qu'il accepte d'incarner ce lieu tiers où les signifiants résonnent, la fameuse troisième oreille d'après Theodor Reik. Est-ce une croyance qui pousse l'analyste à occuper cette place ?

Claire Montgobert ⁴ nous a rappelé que, pour Freud, l'apprenti analyste doit avoir acquis dans son analyse « la ferme conviction de l'existence de l'inconscient. » Effectivement, le minimum qu'on puisse attendre d'un analyste, c'est qu'il ait fait pour lui-même la preuve de l'existence de l'inconscient. Et face à une preuve, la croyance perd sa raison d'être. Cette *ferme conviction* que Freud exigeait n'est pas de l'ordre de la croyance. Claire Montgobert nous invitait à l'assimiler à une certitude. Effectivement, si c'est la croyance qui participe à l'instauration du sujet supposé savoir au départ de la cure, la fin du processus qui implique le dévoilement de cette méprise conduit plutôt à la *ferme conviction* pour Freud et à la *certitude* pour Lacan. « Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi ⁵. »

Je m'aperçois en terminant ce travail que je n'ai pas dit grand-chose de la conviction. Je pourrais en dire un mot en la déclinant au pluriel. Les convictions, chacun a les siennes. C'est un jugement de valeur qui dépasse la raison, qui se passe de preuve. Ces convictions ont plusieurs origines. La plupart du temps c'est un héritage familial, leur caractère surmoïque est alors évident. Le surmoi est un héritage qui dicte des choix de jouissance. Mais les convictions peuvent aussi n'être imputables qu'au sujet lui-même, auquel cas elles relèvent de sa vision du monde, c'est-à-dire de son fantasme. On ne voit le monde qu'au travers de la fenêtre de son fantasme, mais ce que l'on n'aperçoit pas dans cette fenêtre, c'est ce qu'elle implique comme position de jouissance. Il faut pour cela une analyse et l'exemple rapporté par Armando Cote à propos des confidences faites par un analysant de Lacan montre bien que ce n'est qu'au dernier moment de son analyse que le sujet cède sur son fantasme qui l'aveuglait sur sa jouissance.

À bien y réfléchir, ce qui est au centre du nœud, c'est ce fameux trèfle qui enlace trois sortes de jouissances, celle du sens, la phallique et celle qui ne devrait pas exister, celle qu'il ne faudrait pas. Le nœud se caractérise

par cet enlacement central trifolié et il me semble que cela dessine assez bien ce qu'il en est des convictions dont un sujet se soutient, là où s'entremêlent le sens qu'il donne à sa place dans le monde, la valeur phallique qui le soutient et la béance entraperçue du manque de garantie dans l'Autre.

On devrait donc pouvoir attendre d'une analyse menée à son terme que croyance et convictions aient été dévoilées dans leur fonction de justifier et de couvrir des choix de jouissance et qu'elles aient donc perdu de leur nécessité. Au profit d'une autre façon de faire le nœud à partir de l'opération de certitude qui caractérise l'acte de l'analyste, lequel se fonde sur l'effet du réel qui contre la croyance puisqu'il démontre cette chose incroyable : « Qu'il puisse se dire quelque chose sans qu'aucun sujet le sache ⁶. »

Mots-clés : croyance, certitude, conviction, nouage borroméen, mot d'esprit.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », à Paris le 29 juin 2017.

1. ↑ Jean-Jacques Gorog, « Le doute comme certitude », intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », *Mensuel*, n° 112, Paris, EPFCL, février 2017.
2. ↑ Marc Strauss, « Tromperie, ambiguïté et erreur », intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », *Mensuel*, n° 113, Paris, EPFCL, mars 2017.
3. ↑ Armando Cote, « Le temps logique et la certitude anticipée », intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », *Mensuel*, n° 115, Paris, EPFCL, mai 2017.
4. ↑ Claire Montgobert, « L'athée, le psychanalyste et le politique », intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », *Mensuel*, n° 113, mars 2017.
5. ↑ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 338.
6. ↑ *Ibid.*, p. 336.